

Vie des entreprises/Conseil gabonais des chargeurs

Le directeur général dope le moral du personnel

Jean-Paulin ALLOGO
Port-Gentil/Gabon

METTANT à profit la célébration de la fête du Travail, édition 2016, le directeur général du Conseil gabonais des chargeurs (CGC), Liliane Nadège Ngari (épouse Onanga Y'Obégué) a échangé avec le personnel de la représentation pour l'Ogooué-Maritime et le Sud Gabon. C'était dimanche dernier, à Port-Gentil. En présence du



Photo : JPA

L'arrivée du gouverneur Martin Boguikouma sur le site du CGC.

gouverneur Martin Boguikouma, et du représentant



Photo : Jean Paulin ALLOGO

Le délégué du personnel, Christian Robert Nkoma, pendant son mot.



Photo : Jean Paulin ALLOGO

Une partie du personnel lors de la rencontre.

du CGC pour l'Ogooué-Maritime et le Sud Gabon, Alain Max Barbera.

A cette occasion, le délégué du personnel, Christian Robert Nkoma, au nom du personnel de ladite Représentation, s'est dit heureux de compter parmi eux le directeur général à l'occasion de la célébration de la fête du Travail. « Nous sommes doublement honorés par la présence de la plus haute autorité provinciale, et par celle de notre manager en chef », a dit M. Nkoma. Ajoutant que « cette présence est la marque de l'importance que vous accordez aux travailleurs que nous sommes, et nous vous en remercions (...) ».

S'adressant justement à ses collègues travailleurs,

Christian Robert Nkoma leur a demandé de faire les efforts nécessaires pour conserver l'emploi, en s'impliquant encore davantage dans les missions de l'entité, en dépit de la crise économique qui touche notre pays et impacte négativement plusieurs secteurs d'activités. « Nous, au CGC, avons encore, contrairement à d'autres, le privilège d'avoir un emploi salarié. Efforçons-nous de le conserver », a-t-il martelé.

Malgré cette crise qui touche et affecte l'activité du CGC, le personnel a souhaité que la direction générale continue à faire les efforts pour la satisfaction de ses besoins. Notamment l'aboutissement de la convention collective d'établissement.

Pour sa part, le directeur général du CGC, Liliane Ngari, s'est dit heureuse de se retrouver à Port-Gentil pour partager les moments de joie avec ses collaborateurs, à l'heure de célébrer la fête du Travail, avant de féliciter tout un chacun pour les efforts inlassables consentis pour le bon fonctionnement de l'entreprise. Le directeur général du CGC a stimulé le moral des troupes pour surmonter la crise qui affecte le pays, y compris leur société, afin que celle-ci soit plus "forte" qu'avant, tant au plan national qu'international. « Unis, nous sommes forts, désunis nous sommes faibles, ensemble rien est impossible », a vivement clamé le directeur général.

Ainsi va la Cité

Les deuxièmes "bureaux" en détresse

SUITE à la crise économique qui sévit dans notre pays et continue d'alimenter les conversations dans les lieux publics et privés de la ville de Port-Gentil, les citadins, dit-on, ont commencé à afficher des comportements répréhensibles. Certains hommes aux multiples partenaires féminines appelées "deuxième bureau", ont tout simplement disparu dans la nature, sans donner signe de vie à la "petite". Les flatteurs continuent à attiser doucement la flamme d'espoir, alors qu'ils ne peuvent plus honorer leurs engagements. Ceux qui font les choses avec le cœur ont pris des résolutions, en réduisant le train de vie extraconjugale. La majorité ne cesse de se plaindre du changement, de la disparition ou du comportement de la partenaire. Les unes utilisent le téléphone portable pour faire savoir tout le mal qu'elles endurent. « Henri, depuis plusieurs mois, tu ne mets plus les pieds chez moi. C'est devenu la route du cimetière. Tu refuses de répondre au téléphone. Ce n'est pas grave si tu as trouvé une autre. Mais sache que le bailleur attend son argent du loyer de la maison que j'occupe, en plus des charges d'eau et d'électricité. C'est toi-même qui m'as supplié de trouver une maison. J'étais tranquille à la maison familiale. Aussi, mon congélateur est vide. Je n'ai plus les produits de beauté et je dois trois mois de tontine. Je te donne deux jours pour réagir, sinon, je viendrai faire du scandale chez toi et devant ta déesse de femme. J'en ai marre », s'explode Vyvi, en laissant un message sur le répondeur du téléphone de son petit ami.

Les autres envoient leurs messages de détresse par personnes interposées et proches de leur copain. C'est le cas d'Andréa, qui a fait le tour des amis et connaissances de Symplice, lui aussi, parti sans laisser de nouvelles depuis plusieurs mois. Les premières semaines, Andréa ne trouvait pas le sommeil, inquiète et craignant qu'il était peut-être hospitalisé pour maladie ou accident de la circulation. « Mon Dieu Sympli ! Je ne croyais pas qu'il allait m'abandonner brutalement. Ton frère me mettait à l'aise. J'avais tout avec lui. J'ai appris qu'il a perdu son emploi. Depuis lors, je n'ai plus de ses nouvelles. Le portable de mon gars ne sonne plus. J'ai des besoins à satisfaire. Mon beau-frère, transmets à Sympli que je l'attends jour et nuit. Il a même mis la croix sur son bébé chéri de onze mois. Je ne voulais plus faire un enfant de plus. Il l'a voulu, qu'il vienne assurer. Dans deux semaines, si je ne vois pas même son ombre, je vais saisir le tribunal. Les hommes m'ont pris pour une piscine, ça suffit ! », tonne-t-elle, avant d'éclater en sanglots.

Le cadet de Symplice joue les consolateurs et essuie les larmes de la deuxième belle-sœur. Les hommes flatteurs trouvent toujours une issue de sortie en pareille circonstance.

Jean s'est retrouvé nez à nez avec son "deuxième bureau" à la sorte d'une boulangerie. « Ma puce, ne fais pas cette tête, avec

la crise économique et la réduction des effectifs dans notre société, j'ai trop de travail et je ne dors que deux heures par nuit. Tu ne trouves pas que j'ai perdu des kilogrammes ? Je sais que depuis six mois, je n'ai pas honoré mes engagements. Accorde-moi un peu de temps et tu auras un grand rappel et un important chèque de mon mois de congés. C'est la preuve que tu es à la première place dans mon cœur ». Apaisée par ces mots mielleux, celle-ci esquisse un sourire naïf.

A plusieurs mètres de là, son téléphone portable sonne. Il décroche et tient les mêmes propos pour calmer son interlocutrice. A la fin de la conversation, il se confie à son ami : « J'ai perdu mon emploi depuis sept mois. Dire la vérité à ces filles, c'est me ridiculiser. Les femmes aiment le mensonge et les hommes aiment rêver ».

Les deux messieurs, en costume, éclatent de rire. Heureusement, pour Charlotte, tous les hommes ne sont pas des menteurs. « Ma copine Bernadette et moi avons eu un long entretien, il y a trois jours, pour la survie de notre relation. Nous sommes tombés d'accord de sortir une fois par mois, au lieu de tous les week-ends. Nous n'irons qu'à un endroit. Ce mois, par exemple, au restaurant, le mois prochain en boîte de nuit. Plus de cinq à six endroits pour une soirée, les voyages à l'étranger, c'est fini. Cet argent, selon lui, me permettra de financer une activité économique génératrice de revenus. J'ai 35 ans et mère de trois enfants. Si je ne fais rien, ce n'est pas la vieillesse qui m'apportera ce que la jeunesse n'a pas pu me donner », affirme Charlotte. Des paroles qui sonnent comme une exhortation dans les oreilles des autres clientes du salon où elle se fait belle. Parmi la vingtaine de femmes présentes en ce lieu, une se dévoile : « Ma sœur, tu as vraiment la chance. Ce monsieur t'aime. Les hommes, la seule chose qui les intéresse, c'est le sexe. Il donne son argent pour ça. Les filles, vous n'allez pas me croire. Depuis deux ans, aucun homme ne m'approche. Cette crise économique a durci le cœur des hommes. Je fais tout pour séduire, sans succès. Je ne connais la chaleur de l'homme que dans les rêves », confie Lydie.

Après un moment de fou rire, une femme mariée prend la parole : « Comportez-vous en femmes dignes et un homme sera votre époux. Mon mari qui rentrait tard à la maison a changé. Dès le début de la crise économique, il m'avait dit que les choses vont bouger dans le pays. Les sociétés vont licencier et la vie, au fil des mois, sera difficile, car l'argent n'aura plus la même valeur. Pour l'aider en cas de perte d'emploi, il m'a ouvert ce salon de coiffure. Il ne fréquente plus les petites dehors. La fidélité a actualisé nos sentiments et je l'aime comme le premier jour. A toute chose malheur est bon. Garde jalousement cette sanctification et ton mari est déjà à côté », conclut la responsable, et toutes répondent en chœur : « Amen ».

Par Christ LOUETSI

NGOYO MOUSSAVOU et Famille



Au Dr Jean Pierre OKIAS,
Les grandes douleurs sont indicibles quand un être cher nous quitte à jamais. Pour avoir partagé avec toi et Jeanne, ta charmante épouse, dévouée et courageuse, tes derniers jours sur cette terre des hommes, à Paris, nous en faisons la cruelle expérience.

Tu étais la Bonté personnifiée. Fidèle, loyal, pacifiste dans l'âme, apôtre de l'Humanisme, tu as été pour ma famille et moi-même de bon conseil. Ton courage, ta gentillesse, ta dignité dans la souffrance resteront pour nous une véritable leçon de vie.

Grand commis de l'Etat, père de famille aimant, tu vas nous manquer, en ces temps si lourds, si tarabustants... Nos condoléances les plus émues à ta veuve Jeanne Okias, née Ndiaye, à tes enfants, à ta famille et à tes proches.